

Zarin

Par Laurent Lapierre, titulaire
Chaire de leadership Pierre-Péladeau, HEC Montréal
Laurent.lapierre@hec.ca
<http://www.hec.ca/pages/laurent.lapierre/>

L'Orchestre symphonique de Montréal jouit en ce moment d'un grand intérêt. La venue de Kent Nagano est un véritable coup de maître préparé de longue date par Madeleine Careau, la directrice générale.

Les orchestres symphoniques jouent un rôle important dans la réputation d'une ville. Les leaders municipaux l'ont compris depuis longtemps. Ils savent bien que les retombées positives de la réputation d'un orchestre dépassent de beaucoup le cercle restreint des mélomanes.

Avant de devenir le *President and Executive Director* du New York Philharmonic, Zarin Mehta a été le directeur général de l'Orchestre symphonique de Montréal. Il a été à l'origine de la venue de Charles Dutoit à Montréal et l'artisan du tandem Dutoit-Mehta qui a valu tant de succès à l'OSM, sur disques, en remportant des prix prestigieux, et en salle, où l'orchestre était acclamée comme «la fierté de la ville».

Le nom de Mehta est étroitement associé à la musique et Zarin est maintenant à la tête d'un des plus importants orchestres au monde.

Le New York Philharmonic présente en saison régulière 130 concerts en plus de faire des tournées annuelles mondiales et de participer à de nombreuses autres activités parallèles. Troisième plus vieil orchestre d'Occident et plus vieil orchestre d'Amérique du Nord.

Le NYP compte 106 musiciens, triés sur le volet, un conseil d'administration de 45 personnes, parmi les plus influentes et les mieux nanties de New York, une salle, le Avery Fisher Hall du Lincoln Center, de 2 738 sièges, et une tradition parmi les plus riches du monde musical américain.

Zarin Mehta est reconnu comme un gestionnaire efficace, non seulement pour gérer un orchestre, mais également pour aller chercher des fonds, atout non négligeable en cette période de disette financière pour les formations de musique classique. Il jouit d'une excellente réputation dans tous les milieux musicaux de la planète.

Il connaît personnellement les plus grandes vedettes de l'opéra et de la grande musique, classique, jazz et même country confondus. Comme gestionnaire d'organisme culturel, il est d'une efficacité remarquable, mais il s'enorgueillit de ne jamais rien écrire. Il aime les rapports succincts et directs, et ne s'embarrasse pas de paperasses inutiles.

Zarin Mehta n'a jamais eu de plan de carrière. Il a été amené à Montréal et vers la gestion d'orchestre par les hasards de la vie et son amour de la musique symphonique. Né à

Bombay (aujourd'hui Mumbai) en 1938, Zarin Mehta se destinait à une carrière en comptabilité dans une entreprise de sa ville natale où son groupe religieux d'origine, les parsis, était influent. Son père, qui avait lui aussi fait comptabilité pour suivre la tradition familiale, n'aimait cependant pas les chiffres. Il préférait la musique. Peu de temps après son mariage, il décide d'abandonner la comptabilité pour se consacrer à sa vraie passion, le violon. Il quitte Bombay pour l'Angleterre afin d'y parfaire sa formation de musicien.

Avant d'être dans le milieu musical, Zarin Mehta ne se connaissait aucun talent pour la vente et encore moins pour la collecte de fonds. Après avoir étudié la comptabilité en Angleterre, il était venu à Montréal, où son frère Zubin (qui dirigera le prochain concert-bénéfice de l'OSM le 6 décembre prochain) était installé.

Engagé dans un cabinet d'experts-comptables de Montréal, il se démarquait de ses collègues par son fervent amour de la musique symphonique. Il ne manquait aucun concert de l'Orchestre symphonique de Montréal, assistant souvent trois fois de suite au même programme, histoire de comparer...

Dans l'exercice de son métier, le comptable Zarin Mehta a aussi fait des apprentissages fort utiles qui sont devenus pour lui de précieux outils professionnels. Il apprend à travailler sur plusieurs dossiers en même temps, à sauter de l'un à l'autre sans rien oublier, ni de l'un, ni de l'autre. À l'époque, les calculatrices et les ordinateurs n'existaient pas. La complexité de la monnaie anglaise représentait un défi en soi.

Comme vérificateur, il a dû développer sa capacité de faire du calcul mental afin de balancer des colonnes de pounds, de shillings et de pennies. Il a appris à être juste et rapide, à calculer des pourcentages, des taux de change, etc. Aujourd'hui, quand il négocie des contrats, il admet que cette habileté lui rend service.